

Rachel Iannacone

DES MARGUERITES POUR LES PETITS YEUX TRISTES DE MULBERRY STREET :

L'ESPACE PUBLIC À L'ÉPOQUE DES RÉFORMATEURS

Au tournant du XX^e siècle, alors que l'Amérique émergeait comme puissance économique mondiale et foyer de culture, Calvert Vaux et Samuel Parson Jr. s'intéressèrent aux ghettos les plus sombres et les plus miséreux de New York et les imaginèrent transformés par des squares où « les riches et les pauvres, les gens cultivés et de bonne famille, pourraient se réunir et être encouragés à s'assimiler... »¹. Parmi toutes les tentatives du Mouvement réformateur pour réduire la pauvreté, la violence et « américaniser » les immigrants, sa séduction la plus irrésistible envers les Américains, y compris les nouveaux arrivants, tenait à sa capacité à créer des identités, à forger des liens et à maintenir des attaches. Les New Yorkais se tournèrent ainsi vers les jardins pour se différencier et se connecter aux autres en tant qu'individus, que quartiers et que ville.

En tant que ville, New York cherchait à présenter une image qui corresponde à ses aspirations internationales. Cela impliquait d'entrer en compétition pour la suprématie dans tous les domaines avec les villes tant américaines qu'européennes. S'appuyant sur le prestige associé à l'embellissement de la cité, les officiels engagèrent des paysagistes pour façonner une identité urbaine nouvelle, plus séduisante et prospère, qui puisse rivaliser avec Paris, Londres, Philadelphie et Chicago. En plus de la planification et de la réalisation de vastes aires de loisir comme Central Park, Prospect Park et Riverside Park, les réformateurs comptaient sur l'augmentation du nombre de jardins publics pour améliorer le nombre de mètres carrés d'espaces verts par habitant à New York, et faire connaître l'engagement municipal envers « les poumons de la métropole ». À cet effet, la législature de l'état de New York a pris en 1887 le « Small Parks Act » qui allouait un million de dollars par an à la construction, l'entretien et la mise en place de squares publics et d'aires de loisirs².

La croissance du taux de mortalité, due à des maladies comme le choléra, la dysenterie, la teigne et la typhoïde, mettait en péril la compétition new yorkaise pour la reconnaissance internationale tout autant que le sentiment partagé par beaucoup de New Yorkais que les immigrants étaient sales et immoraux et souillaient

l'image de la ville comme lieu de la prospérité et du bonheur de vivre. Les officiels ont d'abord fait des pieds et des mains pour essayer de faire face à ces problèmes. Le « Tenement House Act » de 1867, par exemple, obligeait les propriétaires à faire des changements dans les immeubles existants et à suivre des cahiers des charges stricts pour toute nouvelle construction³. Espérant qu'une meilleure circulation de



Intérieur à Mulberry Street (figure 1)

© J. Riis

l'air et de la lumière améliorerait la crise sanitaire de New York, les inspecteurs demandèrent que les propriétaires percent les murs intérieurs de fenêtres pour éclairer et ventiler les pièces. Dans le même dessein, la mise en place de conduits d'aération devint obligatoire lors de la construction de nouveaux appartements ; ces nouveaux appartements furent ainsi connus sous le nom d'appartements *dumbbell*. Mais ces réformes ont échoué à atteindre leurs buts pour un certain nombre de raisons. D'abord, accolés

1. Frederick Law Olmsted, (1992), *The Park and the People, A History of Central Park*, Cornell University Press, cité dans Roy Rozensweig et Elizabeth Blackmar.

2. Département des Parcs de New York, (1887), Données sur Columbus Park, chapitre 320 « Small Parks Act », pp. 1-3.

3. Voir Veiller L. (Secretary), (1900), *Tenement House Legislation in New York, 1852-1900, prepared for The Tenement House Commission of 1900*, Albany, New York, Brandow Printing Company.

Des marguerites pour les petits yeux tristes de Mulberry Street

en lignes, les conduits d'aération des appartements *dumbbell* étaient clos de toutes parts, ce qui les rendaient sombres et sans air ; de plus, la difficile remontée du cabinet d'aisance extérieur, particulièrement désagréable les jours froids et neigeux, poussait certains à décharger les déchets humains ou autres dans les conduits d'aération, provoquant des odeurs fétides, empoisonnant les colonnes d'air et créant des risques d'incendie⁴. Mais une maison malsaine et dangereuse, était préférable à pas de maison du tout ; fatigués de perdre de l'argent et lassés du Bureau d'hygiène, les propriétaires abandonnaient souvent leurs propriétés, laissant des centaines de résidants sans toit. Le mouvement pour la réforme du logement et pour les jardins a échoué à régler le problème de la contamination des sources d'eaux par les cabinets d'aisance et de l'inadaptation des commodités intérieures pour faire face à une grande intensité d'usage. Un grand nombre d'habitants des appartements tiraient leur eau de puits d'une nappe aquifère partagée avec les cabinets d'aisance ; la mise en place de toilettes intérieures empirait souvent le problème car la technologie employée n'était adaptée qu'aux maisons individuelles. En conséquence, les toilettes devinrent dangereuses, les microbes pathogènes se multipliant sur les sols des toilettes⁵. En l'absence d'une connaissance claire des microbes et des causes des maladies, les mesures que tentèrent de mettre en place les réformateurs pour améliorer l'hygiène à New York par une réforme de la construction échouèrent. Les officiels se tournèrent alors vers la création de petits squares pour remédier aux mêmes problèmes.

Détruire la ville dangereuse pour la réhabiliter

Comme pour le « Tenement House Act », les législateurs espéraient que l'Acte sur les squares améliorerait les conditions de moralité et d'hygiène de la ville de New York ; mais des bénéfices secondaires étaient attendus. Des arguments allant du tourisme à l'éducation plaidaient en faveur de la mise en place de squares. De nombreux pamphlets publiés par le Département des Parcs de New York révèlent que les squares étaient utilisés pour créer un sentiment de fierté civique. Par exemple, les auteurs de *More public Parks : How New York compares with other cities*, (1882) soutenaient que Central Park ne fournissait pas un espace aéré suffisant pour la vaste taille de la ville et de sa population ; s'appuyant sur des tableaux et des graphiques, les auteurs comparaient les populations et le nombre d'hectares d'espaces verts de New York avec ceux de Philadelphie, Chicago, St Louis ou San Francisco. Ils indiquaient : « qu'aujourd'hui, nous sommes loin derrière, non seulement les grandes capitales européennes, mais aussi de nombreuses villes



Intérieur à Mulberry Street (figure 2)

© J. Riis

américaines... Il ne peut y avoir aucun doute sur l'urgence du besoin d'espaces verts plus grands et plus nombreux⁶ ». En comparant New York aux autres villes, la construction de jardins était présentée comme une compétition dans laquelle s'engageaient différentes communautés urbaines pour renforcer le sentiment de fierté locale et combattre les problèmes sociaux. La ville de New York était en perte de vitesse dans une compétition en matière d'espaces verts et il fallait faire quelque chose. Gherardi Davis, un fervent défenseur des jardins publics, s'adressant à la Société Historique de New York le 6 avril 1897, révélait de même le besoin qu'avait New York de développer davantage ses espaces verts. « C'est un fait », se lamentait-il, « que beaucoup de villes européennes sont bien mieux équipées en termes de parcs et d'avenues bordées d'arbres que New York »⁷. Pour le prouver, Davis invoquait une vision de rues bordées de rangées d'arbres, de parcs herbus et d'espaces aérés monumentaux faisant contraste avec la régularité du carroyage désertique des rues de New York. Il souhaitait ainsi pousser les New Yorkais à examiner l'image que leur ville présentait au monde, et il faisait confiance à leur sentiment de fierté pour les amener à se faire les avocats du changement.

Avec le développement des classes moyennes, le temps consacré au loisir devint plus commun, et comme les transports se développaient, les gens devinrent plus mobiles ; en conséquence la concurrence

4. Alors que les inspecteurs sanitaires voyaient ces faits comme caractéristiques de toute la population d'immigrés du Lower East Side, John Duffy suggère que « dans ces circonstances, les normes personnelles des individus les plus primitifs déterminaient le degré d'hygiène du groupe tout entier. C'est pourquoi on ne peut considérer ces faits comme descriptifs des habitudes individuelles des immigrants ». Duffy J., (1974), *A History of Public Health in New York City, 1866-1966*, New York, Russell Sage Foundation.

5. (1882), *More Public Parks : How New York Compares with Other Cities. Lungs for the Metropolis. The Financial and Sanitary Aspects of the Question*, New York, New York Park Association.

6. Gherardi D., (1897), « The Establishment of Public Parks in the City of New York » document présenté à la New York Historical Society, le 6 avril 1897.

7. Dickens C., (1996), *American Notes*, New York, The Modern Library, p. 117.

économique dans les domaines du voyage et des affaires s'accrut entre les villes. Les quartiers d'immigrants comme le Lower East Side contre-carraient les efforts faits par les New Yorkais pour se présenter comme une ville d'affaires et comme une destination de tourisme ; les dirigeants municipaux étaient conscients du fait que les hommes d'affaires et les touristes éviteraient les villes stigmatisées par des quartiers que Jacob Riis décrivait comme des « asiles pour vagabonds » et que Charles Dickens caractérisait comme « empestant de partout des odeurs de saleté et d'ordures »⁸. Et, bien qu'ils aient formé l'essentiel de la force de travail, les immigrants eux-mêmes étaient perçus comme une charge. Selon Carr Goodman, les New Yorkais se plaignaient du fait que les résidents du Five Points District attaquaient les étrangers : « Les gens du ghetto recouvraient les rues de verre, de débris et de pierres aiguisées. Ils lançaient sur les cyclistes des œufs et des légumes et utilisaient des chariots pour bloquer leur progression »⁹. Si New York souhaitait figurer dans la compétition internationale, les urbanistes se devaient d'écraser de tels actes de rébellion et de faire disparaître des quartiers dangereux offrant un spectacle indigne. Une lettre de George Vintzau, un inspecteur sanitaire de New York, écrite à son surintendant le 23 mai 1887, confirme que les réformateurs voyaient le Lower East Side comme un sérieux handicap : « (Construire un jardin) serait un véritable soulagement et une amélioration. Cela libérerait, démolirait et ferait disparaître la part la plus dangereuse de la célèbre Mulberry Street, mettrait un terme à une nuisance colossale, donnerait de l'air frais en abondance et un peu de ventilation aux bâtiments et logements voisins, et assurerait au public l'avantage appréciable d'une voie de communication¹⁰ ».

Les démonstrations photographiques de Jacob Riis



Street Arabs (figure 3)
© J. Riis

Les inspecteurs sanitaires quadrillaient la ville à la recherche d'espaces utilisables pour des squares et indiquaient les parties les « plus dangereuses » de la ville à détruire et à réhabiliter. Les New Yorkais désiraient créer un environnement agréable en éradiquant les enclaves que Jacob Riis montrait du doigt en en faisant de bonnes voies de communication. En « détruisant les parties les plus dangereuses » de la ville et en supprimant une nuisance colossale, les officiels cherchaient à réhabiliter la ville suivant les critères de réussite des classes supérieures. Les changements que les réformateurs souhaitaient mettre en œuvre étaient conditionnés par le mode de vie et la vision des New Yorkais des classes supérieures, en particulier des femmes, qui, touchées par les publications et les conférences de Jacob Riis sur les conditions de vie des immigrants dans le Lower East Side, visitaient ces taudis et appelaient au changement. Leurs attitudes étaient influencées par les us et coutumes issues des règles détaillées dans les manuels de savoir-vivre, et aussi par les photographies et les récits exagérés de Riis. Ces manuels de savoir-vivre, même s'ils ne rendaient pas compte des comportements réels, affectaient la manière dont les femmes appréhendaient les comportements qu'elles voyaient dans les quartiers pauvres¹¹. De plus, les photographies sentimentales de Riis illustraient (et fabriquaient) des récits d'enfance malheureuse livrée à l'abandon pour circonvier les préjudices ressentis des New Yorkais d'origine vis-à-vis des immigrants adultes. Il croyait que les femmes ressentiraient de la sympathie envers des enfants pauvres et innocents nés de parents ignorants, négligés et inéducables. L'histoire de la découverte par Riis du besoin de squares illustre ce point : « un jour du printemps 1888, Riis prit des marguerites avec lui pour travailler avec les enfants de Mulberry Street. Le plaisir qu'apportèrent ces fleurs le poussa à écrire un article pour *la Tribune* du 23 juin, engageant les autres à faire de même »¹². Dans cet article, Riis expliquait « qu'il y a trop de petits yeux tristes dans les appartements bondés, où le soleil d'été signifie mort et maladie et non vacances et jeux, qui se fermeront sans avoir jamais vu un champ de marguerites »¹³.

8. Goodman C., (1979), *Choosing Sides, Playground and Street life on the Lower East Side*, New York, Schocken Books.

9. George W. Vintzau, inspecteur sanitaire, Première division rapportant à M. Morris, Inspecteur en chef de la Première le 23 mai. New York City Municipal Archives. Early Mayor's Papers.

10. Pour des exemples de ces textes, voir William Andrus Alcott, *The Young Wife or Duties of Woman in the Marriage Relation*, Boston, Waitt, Peirce & Co., 1844 ; *Mrs. Child The Mother's Book*, Boston, Carter, Hendee and Babcock, 1831 ; et John S.C. Abbott, *The Mother at Home*, New York, J. Leavitt, 1833. Pour une étude de ces textes et de leurs effets sur la culture du XIX^e siècle, voir Barbara Welter « The Cult of True Womanhood 1820-1860 », *American Quarterly* 18 :2, part 1 (1966), pp. 151-174.

11. Lane J. B., (1974), *Jacob A. Riis and the American City*, Port Washington, New York, National University Publications, p. 45.

12. Riis cité dans Lane, p. 45.

13. Jacobs J., (1961), *The Death and Life of Great American Cities*, New York, Vintage Books.

Riis exagérait la difficile situation des immigrants, faisant l'impasse sur le fait que beaucoup d'enfants d'immigrants se rendaient à Central Park les week-ends ou lors de festivités particulières. Et, alors que les familles étaient pauvres et les appartements bondés, la plupart des familles d'immigrants essayaient de garder leurs maisons en ordre et propres dans les situations les plus difficiles. Comme l'illustre le portrait de Lewis Hine, « Tenement Life » (1910), les circonstances éprouvantes n'empêchaient pas les familles de décorer leurs appartements de papier peint (figure 1) ; en fait, des recherches d'archéologie urbaine menées par le musée des appartements du Lower East Side situé au 97, Orchard Street, a mis à jour vingt-sept couches de papier peint qui confirment le désir permanent de la part des locataires de décorer leur chez soi. Les photographies, qu'elles soient posées ou spontanées, montrent le désir de la mère de famille de présenter un foyer bien tenu et soigné. Alors qu'elle se penche vers le plus jeune de ses enfants, les trois autres sont patiemment assis, regardant son travail et attendant pour tendre la main. L'appartement est propre et rangé. De même, la photographie par Hine, de « Home work », montre une famille acharnée au travail au milieu des peintures et des photographies accrochées aux murs comme autant de souvenirs de leur héritage et de leurs ancêtres (figure 2). Des images comme celles-ci vont à l'encontre de la description de Riis qui, dans sa prose et ses photographies, montre les immigrants comme de pauvres hères.

La photographie *Street Arabs*, Mulberry Street (1889), illustre quelques-unes des techniques qui ont non seulement poussé les New Yorkais à agir, poussés par la honte, mais qui ont aussi entretenus issus d'études superficielles réalisées par des gens extérieurs les mythes relatifs aux immigrants (figure 3). Happés par la rue, les trois garçons sont regroupés devant une grille, s'agrippant les uns les autres pour se réchauffer et se sentir forts. Leurs poses provoquent la sympathie du spectateur et la crainte, dans leurs yeux, les donne à voir comme des êtres dociles, paralysés par leur environnement. La grille sous eux, les barres au-dessus d'eux, et les murs qui les entourent les emprisonnent, les aliènent par rapport à leur environnement et leur volent leur force. Riis dramatise ainsi la démoralisation et la déliquescence des citoyens américains, qu'étaient de nombreux enfants d'immigrants, qui menaçaient de compromettre le futur de l'Amérique.

À l'inverse, les dix « Garçons assis dans Mulberry Street (1897) » semblent en bonne santé et éveillés, (figure 4). Contrairement à la composition de Riis, la rue contribue ici à l'identité des personnes assises plutôt qu'elle ne la contraint ; la plupart des garçons regardent l'appareil et manifestent leur plaisir naturel à poser pour un photographe. Le fait que la plupart des garçons aient les mains qui reposent sur le sol montre combien ils sont à l'aise dans la rue. Ces garçons font



Enfants de Mulberry Street (figure 4)

© J. Riis

partie de leur environnement plutôt qu'ils ne sont aliénés ou opprimés par lui. Ils se sentent suffisamment à l'aise pour rire et plaisanter. Le garçon le plus proche du premier plan dresse son bras en signe de défi, mais son sourire malicieux trahit sa force et sa confiance tandis que le garçon agenouillé à l'arrière-plan tend son poing dans un geste de violence comique. Leur description éveille un sentiment de nostalgie plus que de pitié. Cette image saisit non seulement l'aspect joueur et confiant des enfants mais aussi l'ordre et la propreté de Mulberry Street. À l'inverse des descriptions que Riis fait de cette rue, comme d'une « vaste porcherie humaine », « Garçons assis dans Mulberry Street » ainsi que d'autres photos comme « policier avec des enfants » et « Une arrestation, Mulberry Street », montrent une image bien différente du quartier de Mulberry (figures 5 et 6).

Pour réaliser ces photographies dramatiques Riis a non seulement cadré la réalité d'une façon pathétique, mais il l'a également mise en scène. Quand il observe la photo « *Street Arabs* », le spectateur a l'impression qu'il surprend les trois garçons dans un moment de repos spontané ; pourtant, différents faits révèlent la nature construite de cette photographie. Comme Riis est connu pour avoir réalisé de nombreuses photos posées, on doit s'interroger devant certains aspects de cette photographie – peut-être que Riis a fait s'asseoir les garçons sur le sol et leur a fait retirer leurs chaussures pour créer cet effet dramatique ; le fait que leurs cheveux soient courts et que leurs pieds semblent propres va à l'encontre de l'authenticité de cette photographie. De plus, de nombreuses photos de la même époque contrastent énormément avec les scènes désolées de l'œuvre de Riis. Dans « Garçons assis dans Mulberry Street », trois des quatre enfants au premier plan portent des chaussures ; bien que le photographe ait pu cacher les pieds des autres garçons pour les obscurcir, les autres photographies, comme « *Under arrest* », montrent des enfants bien habillés et en bonne santé, qui fraternisent avec les voisins. Dans ces deux

photographies, les voisins émergent des fenêtres, des boutiques et des appartements pour regarder le spectacle d'une arrestation ou interpeller le policier. Ce genre d'interaction et de scène de quartier implique un niveau d'attention et de soin que Jane Jacobs montre comme impérativement liés à un environnement urbain sain et sans danger¹⁴. Tout comme l'image des immigrants passait du dramatique au documentaire, de la dépravation au travail sérieux, les actions menées contre les immigrants pourraient être à la fois justes et discriminatoires. Les squares retiendraient les immigrants d'aller à Central Park.

Bien qu'Olmsted et Vaux aient souhaité un mélange démocratique des différentes classes sociales dans le vaste espace de Central Park, les officiels de la ville et les New Yorkais aisés créèrent des obstacles physiques et psychologiques qui empêchaient les travailleurs de se sentir à l'aise dans le parc¹⁵. Le temps et l'argent constituaient des obstacles pour les travailleurs : « Le



Enfants de Mulberry Street (figure 5)
© J. Riis

trajet pour aller et revenir du parc pouvait prendre deux heures... Pour les résidents du Lower Manhattan, un voyage au parc en passant par le chemin de la troisième avenue en tramway tiré par des chevaux (le chemin le plus populaire) prenait quarante-huit minutes suivies de dix à vingt minutes de marche sur la 71^e rue. Des fiacres étaient disponibles au terminus des voitures... mais les tarifs étaient exorbitants¹⁶ ».

Les activités qui intéressaient de nombreux New-Yorkais comme « l'athlétisme et les autres loisirs populaires (comme) les paris, les combats d'animaux, les vau-de-villes, les saltimbanques, et le patinage étaient interdits à Central Park » ; de plus, le passe-temps populaire, la promenade, rendait le jardin « psychologiquement inaccessible à ceux qui n'avaient pas les moyens de se payer des vêtements élégants »¹⁷. De manière subtile, la ville et ses résidents fermaient les

portes de Central Park aux pauvres et aux travailleurs ; dans un geste à la fois charitable et égoïste, la ville mit en place des squares pour fournir aux immigrants de l'air frais et des espaces verts et aussi pour offrir une alternative à l'invasion de Central Park. Tout comme les efforts démocratiques d'Olmsted et Vaux, la charitable attention du « Small Parks Act » était accompagnée d'efforts pour contrôler moralement et socialement une population nouvelle et peu civilisée. Les squares étaient construits non seulement pour fournir aux immigrants des espaces publics où les tensions sociales étaient moins sensibles, mais aussi pour « transférer le contrôle des jeux des enfants, des enfants eux-mêmes et de la famille à l'État »¹⁸. Selon Dominique Cavallo, les réformateurs développèrent des jeux organisés pour « donner aux enfants d'immigrants les valeurs qu'ils n'apprenaient pas dans leur ethnie familiale »¹⁹. Cela implique nécessairement un jugement péjoratif sur la moralité des pauvres. Le fait que les réformateurs tentèrent d'assainir les terrains de jeux et de faire l'éducation morale des enfants d'immigrants s'exprime dans des manuels développés par les chefs du mouvement qui expliquent comment le jeu doit être organisé et dirigé ainsi que le genre d'équipement qui doit être fourni sur les terrains de jeux. Par exemple, une publication de l'association d'urgence et d'hygiène de Boston décrit la façon dont le jeu peut être utilisé pour inculquer la propreté aux enfants : « Quinze minutes avant l'heure d'ouverture, les gardiennes pénétraient dans le parc et laissaient entrer certains des plus grands enfants qui, sous leurs ordres, devaient balayer et réunir les débris du parc, les déposer dans un baril vide, sortir du sous-sol du bâtiment les chaises, les seaux et les pelles, tirer la couverture du bac à sable et arranger les jouets dans les différentes parties du parc »²⁰.

Cet effort montre à la fois le désir d'apprendre aux immigrants à être propres et hygiéniques dans leurs intérieurs, et de leur montrer que la façon de vivre à l'américaine repose idéalement sur la contribution de chaque citoyen à l'amélioration de la communauté dans son ensemble. En ce sens, tout handicapé de préjugés qu'il fût, le Mouvement Réformateur fit des tentatives pour initier les immigrants à des valeurs démocratiques telles que le sens de la justice et le civisme. Les efforts pour donner davantage d'espace

14. Voir Rozenzweig et Blackmar et Galen Cranz.

15. Rozenzweig et Blackmar, p. 229.

16. Cranz G., (1982), *The Politics of Park Design ; A History of Urban Parks in America*, Cambridge, MIT Press, p. 229.

17. Cranz, p. 226.

18. Cavallo D., (1981), *Muscles and Morals. Organized Playgrounds and Urban Reform. 1880-1920*, Philadelphia, University of Pennsylvania.

19. Cavallo D., p. 7.

20. Rainwater C. E., (1922), *Massachusetts Emergency and Hygiene Association in Boston, The Play Movement in the United States, A Study of Community Recreation*, Chicago, University of Chicago Press, p. 47.

Des marguerites pour les petits yeux tristes de Mulberry Street

public aux immigrants étaient utilisés pour faire de New York une ville soucieuse d'aider tous les citoyens.

Les parcs comme symboles de la modernité new yorkaise

Les New Yorkais ne voulaient pas seulement faire la promotion d'un programme démocratique social, ils se présentaient également comme des penseurs modernes conscients des problèmes sociaux. Ils accomplirent ceci bien que, si l'on s'en tient aux critères actuels, les efforts des réformateurs du XIX^e siècle furent entachés de préjugés et d'intérêts de classe. Bien qu'aujourd'hui le contrôle social soit « condamné comme condescendant et que les sociologues contemporains utilisent souvent le terme de contrôle social en opposition à des valeurs positives : liberté, individualité, croissance, amélioration sociale, émancipation, justice, opportunités et démocratie... »²¹, le Mouvement en faveur des Squares était relativement éclairé. Les efforts pour modifier les comportements inappropriés contribuèrent à la construction d'une image des New Yorkais comme bienfaiteurs justes et généreux, attentifs aux besoins des immigrants nouvellement arrivés. En fournissant un espace vert et des espaces publics également ouverts à tous les résidents, les personnes aisées, les pauvres, les étrangers et les Américains de naissance, New York présentait une image d'attention aux problèmes sociaux grâce à un effort qui était, paradoxalement, aussi généreux que politique et conduit par une logique de classe. Alors que les squares avaient peu d'effet sur les comportements et les épidémies, ils aidèrent New York à se définir en tant que métropole s'attachant à l'amélioration des modes de vie de ses habitants. La construction de squares impliqua une énorme dépense d'argent, de ressources, de temps et d'administration politique. Les espaces verts dont fut ponctuée Manhattan sont un témoignage de la volonté de réforme sociale et de démocratie de New York et de sa capacité à entrer en compétition avec ses rivales américaines et européennes.

Les parcs et l'architecture paysagère permirent à New York de se promouvoir en tant que place économique, destination touristique, centre de la pensée moderne et lieu de défense des valeurs démocratiques ; ils forgèrent également les liens entre les immigrants pris dans leur globalité et les groupes individuels d'immigrants. Les squares de quartier, par opposition aux vastes terrains de loisirs lointains, fournissaient aux immigrants des lieux pour se réunir et se rencontrer ; cela précipita la formulation de deux visions de la communauté des immigrants : une vision extérieure où les immigrants apparaissaient comme un groupe homogène souffrant de maux communs à tous, et une vision intérieure, où les individus s'identifiaient en fonction de leur race et de leur appartenance ethnique.

D'un point de vue extérieur, les habitants du Lower East Side étaient perçus comme une masse d'étrangers ayant besoin de jardins de proximité et d'éducation morale. Toutes les différences perçues étaient fondées sur des apparences et des stéréotypes ; Riis regroupait ainsi généralement les immigrants sur la base de ce qu'il voyait comme des insuffisances et des afflictions similaires tempérées par une simplicité d'esprit qui rendait possible leur réhabilitation. Il décrivait « les Italiens » comme dominés par une mentalité de bande, mais, il écrivait : « en dépit de tous ses défauts, l'immigré italien basané a des traits qui le rachète. Il est aussi honnête que coléreux... L'Italien est gai, a du cœur, et, si on le caresse dans le sens du poil, il est doux comme un agneau »²². Les opinions que formule Riis à propos des immigrants étaient souvent de nature contradictoire ; à leurs défauts succédaient des traits positifs signalant leur possible rédemption. La description suivante des « Arabes des rues » fournit l'image en miroir de la description des Italiens, mettant en lumière la vision parfois simpliste qu'avait Riis des pauvres à New York : « L'Arabe des rues a toutes les vertus et tous les défauts de la vie sans règle qu'il mène. Mais... sa vigoureuse indépendance, son amour de la liberté et son absolue confiance en soi... lui permettent de gouverner sa petite communauté... une façon de faire proche de la ligne de pensée qu'il " ne faut pas faire aux autres ce qu'on n'a pas envie qu'ils nous fassent " qui le sauve... il faut une forte poigne pour les attraper et les rendre utiles »²³.

Un même modèle pour des lieux d'appartenance différents

Ces passages illustrent le fait que pour Riis, les Italiens et les « Arabes des rues » ont besoin des conseils des plus civilisés et des mieux éduqués pour aller contre leur propre tendance à détruire leur environnement. En raison de cette vision généralisée des immigrants et de leurs problèmes, les réformateurs ont préconisé la construction des squares équipés de la même manière pour tous les groupes d'immigrants. Par exemple, George Burnap, un défenseur fervent des squares et des jeux, écrit : « Les parcs de quartiers situés dans les zones résidentielles doivent être d'une architecture extrêmement simple, d'un genre qui supporte les durs traitements et ne requiert pas un grand entretien. Les habitants des appartements sociaux... apprécient de manière subconsciente les agréments de l'espace urbain qui leur sont donnés... Le style du parc devrait être d'un degré préférable à ce à quoi ils sont habitués, ce qui ne créera pas un contraste suffisant pour causer du ressentiment, mais encouragera cependant leur

21. Cranz, pp. 236-7.

22. Riis, *How the Other Half Lives*, p. 53, p. 48.

23. Riis, *idem*, p. 148.



Une arrestation à Mulberry Street (figure 6)

© J. Riis

aspiration à quelque chose de meilleur²⁴.

Burnap réunissait tous les groupes ethniques sous le nom « d'habitants des appartements sociaux » ; il préconisait de tenter de manière dissimulée d'« encourager leur désir de quelque chose de mieux » plutôt que de mettre en lumière et d'encourager ouvertement les efforts réalisés par les résidents pour améliorer leur environnement et s'éduquer eux-mêmes. De tels efforts étaient organisés par de petits groupes d'appartenance ethnique, et ils étaient donc invisibles aux gens extérieurs qui ignoraient le réseau subtil des liens communautaires. En fait, les officiels n'approuvaient pas les liens ethniques, préférant plutôt penser l'immigration comme un « creuset social », où les groupes ethniques perdaient leur identité et d'où émergeait une Amérique homogène. Selon ce modèle, « Le mélange de classes sociales n'était pas supposé créer une moyenne, mais plutôt élever les classes les plus basses au niveau des goûts et des standards des classes moyennes et supérieures »²⁵. Influencés par la théorie du « creuset social », les officiels en charge des squares ignorèrent les preuves montrant que les immigrants désiraient des espaces publics adaptés à leurs centres d'intérêt. Par exemple, les recherches réalisées par Roy Rozensweig et Elisabeth Blackmar sur Central Park révélèrent que « la classe laborieuse des New Yorkais – en particulier les immigrants – passait le peu de temps de loisir et d'argent qu'ils avaient d'une manière qui n'était ni encouragée ni permise à Central Park ». Le domaine de Jones Wood, par exemple, avait été initialement acheté en 1851 par un groupe de conseillers municipaux, au titre de la loi d'expropriation, dans le but d'en faire un parc public. Pourtant, durant les vingt années suivantes, les politiciens discutèrent de l'emplacement du nouveau parc, s'accordant finalement sur Central Park. Dans le même temps, l'ancienne demeure de famille des Jones était convertie en hôtel-restaurant avec des zones de pique-nique, des balançoires, des jeux, un pavillon de

danse, des allées de bowling, un salon de billard et un stand de tir. Cet espace était parfois ouvert au public, mais le plus souvent, des associations de travailleurs le louaient pour des excursions ou des fêtes. Selon Rozensweig et Blackmar, « les immigrants allemands avaient adopté Jones Wood comme un lieu où maintenir leurs traditions et leurs étroites relations entre eux. Ils pouvaient y pique-niquer en famille, danser sur de la musique allemande, regarder des démonstrations de gymnastique, boire de grandes bières et affirmer leur loyauté à leur Vereine (les centaines de groupes populaires en Allemagne)²⁶ ». Les familles des classes de travailleurs à New York trouvèrent des lieux de rendez-vous autres que les parcs pour leurs loisirs, comme les églises, les clubs sociaux et les associations ethniques. Là, ils pouvaient s'adonner aux loisirs de leur choix comme les paris, la boxe et la gymnastique. Jones Woods montre aussi que les immigrants avaient donc une définition propre de leurs activités de loisir, et aussi que les groupes individuels d'immigrants s'adonnaient à des activités de loisir qui les ancrèrent dans leurs traditions propres et les aidaient à se différencier des autres groupes d'immigrants. Dans un monde aussi densément peuplé que le Lower East Side, les activités de loisir jouèrent un rôle puissant de rassemblement et de communication entre les individus et les communautés. De beaucoup de points de vue, les immigrants utilisaient les squares pour forger des liens communautaires qui, au sens où l'entend Lyn Lofland, sont impératifs pour une communauté entourée par « un monde d'étrangers »²⁷. Si Lofland a raison de dire que « dans la ville moderne, un homme se trouve où il se tient »²⁸, alors dans la ville du XIX^e siècle, un homme se trouvait là où il jouait. La disposition du Lower East Side prenait en étau différents groupes, les incitant à définir leur identité à travers l'appartenance à l'espace résidentiel, aux immeubles, aux squares et aux rues de la communauté. Les statistiques de population fournies par le Département de l'intérieur le prouvent. « Vital statistics of New York City and Brooklyn, Covering a Period of Six Years ending May 31, 1890 » met en scène le nombre de décès de résidents de New York par quartier et par ethnie. Bien sûr, ces enregistrements ne peuvent représenter tous les morts et tous les résidents de manière exacte, pourtant, ils forment un tableau raisonnablement juste des enclaves ethniques de New York au temps du Mouvement pour les

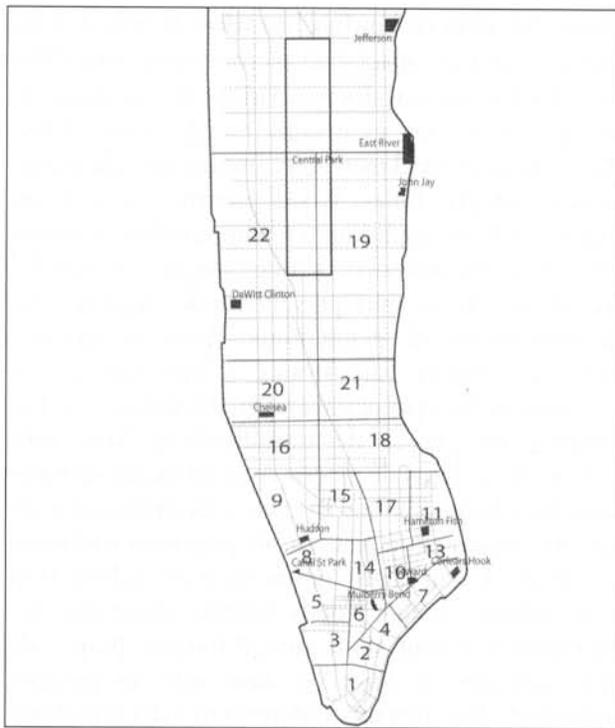
24. Burnap G., (1916), *Parks, their Design. Equipment and Use*, Philadelphia, Lippincott, pp. 102-104.

25. « Mulberry Bend Park Delay, Controller Writes to Col. Cruger and Urges that Work Be Hastened », *New York Times*, 45 n° 13991 (June 23, 1896) 9, column 4, pp. 183-4.

26. Rozensweig, Blackmar, pp. 234-235.

27. Lofland L., (1973), *A World of Strangers: Order and Action in Urban Public Space*, New York, Basic Books.

28. Lofland, p. 82.



Quartiers à Manhattan
© Ville de New York

Squares. Une carte des quartiers de New York, associée à des graphiques et des statistiques, montre le maillage des communautés de la ville. Cette carte illustre le fait que chaque square s'adresse à différents groupes et donc à différents besoins. Le square de Mulberry Bend était situé dans le 6^e district où une majorité de résidents était italiens, des Irlandais et des Européens de l'est venant s'y adjoindre. Le square de Seward Parc s'adressait essentiellement à des immigrants russes et polonais, la communauté la plus importante ensuite étant allemande. Ce rapport n'établit pas de statistique par religion, mais au vu des pays d'origine et des statistiques venues d'autres sources, on peut en déduire qu'une vaste part de cette population était juive. Les usagers du square Hamilton Fish étaient presque entièrement d'origine allemande, alors que ceux d'Hudson Park étaient d'origine irlandaise, nés en Amérique. La population utilisant les squares De Witt, Clinton, et Jefferson Parks étaient aussi irlandaises de souche américaine et allemande. Du fait que différents groupes d'immigrants étaient forcés de partager les espaces publics, les mises en scène visuelles et les démonstrations publiques des relations communautaires devinrent une part importante de la vie publique urbaine.

Mulberry Bend Park haut lieu de la guerre des gangs

Mulberry Bend Park, le premier des squares, était situé dans ce que Riis décrit comme « le centre puant des taudis New Yorkais. Autour du Bend, se rassemble la masse des appartements qui sont étiquetés comme

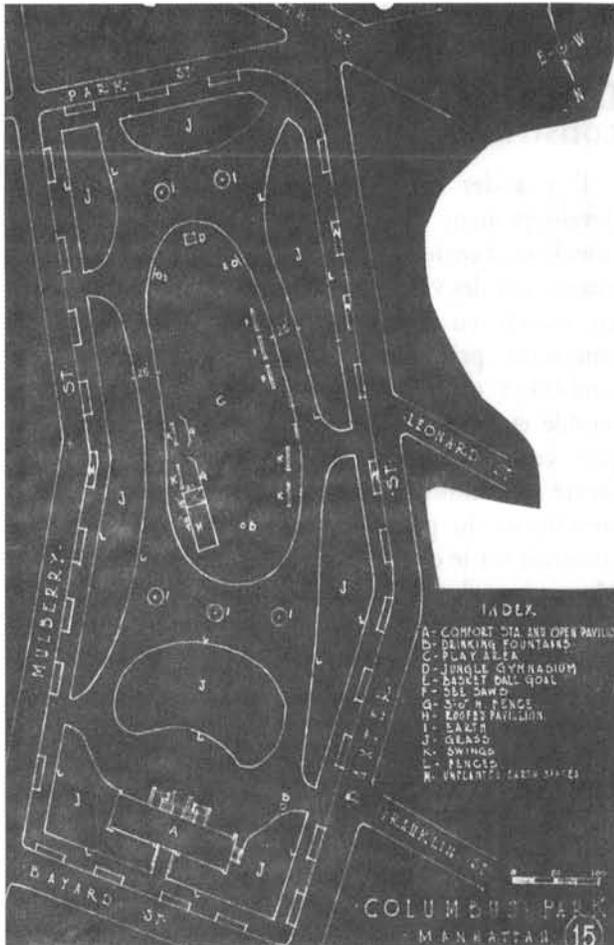


Mulberry Bend Park
© J. Riis

malsains dans leur ensemble, même par les optimistes du Département d'Hygiène »²⁹. Les « foules » du Bend étaient à l'origine italiennes ou venues d'Europe de l'Est. D'une part, les immigrants qui fréquentaient le square de Mulberry Bend étaient capables de forger des liens à l'intérieur de leurs propres communautés ethniques ; d'autre part, la nécessité de partager des squares plaçait ces groupes à la fois en rapports d'opposition et d'affiliation. De l'extérieur, ils étaient vus comme un collectif, mais de l'intérieur, les individus se voyaient comme membres de milieux distincts, à la fois petits et vastes. Leurs identités étaient fondées sur leurs rapports à un milieu et sur la connaissance de ce milieu qui étaient régis par des signes et des symboles que seuls les gens de l'intérieur pouvaient comprendre. Par exemple, Eddie Cantor identifiait les districts par leurs odeurs et leurs spectacles propres : « Chaque rue avait une senteur particulière, qu'il chérissait avec une certaine fierté locale... le quartier italien embaumait l'ail, sous le pont de Williamsburgh soufflait un air fortement chargé d'effluves de poisson... Si on descendait Orchard Street vers Rivington, l'air devenait littéralement fromage... »³⁰. Mais pour les non-initiés, comme les femmes des classes supérieures qui rendaient visite aux taudis, les effluves indépendantes de cette symphonie olfactive se conjugaient pour former une odeur repoussante ; se sentant étrangers, les membres des classes supérieures s'en accommodaient en classant et en jugeant les résidents. De même, les immigrants utilisaient ces odeurs et ces signes pour naviguer dans l'étrangeté du monde urbain. De plus, pour s'identifier dans une foule, les immigrants se définissaient en opposition aux « autres » autour d'eux. Comme Eddie Cantor dans la description du Lower East Side, John Wei Tchen décrit Chinatown par rapport aux autres enclaves ethniques : « Chinatown a été construite dans une "fissure" de

29. Riis, *How the Other Half Lives*, p. 55.

30. Cantor E., (1928), *My Life Is In Your Hands*, New York, Harper & Bros.) p.



Plan de Mulberry Bend Park
© Ville de New York

l'espace entre le Irish Five Points, Little Italy et «Jew Town»³¹. Comme les auteurs du XIX^e siècle, dont Toni Morrison a montré comment ils utilisaient les personnages noirs et leurs actions pour définir la « blancheur », les immigrants du XIX^e siècle utilisaient l'autre, la communauté à la fois interne et externe, pour se définir eux-mêmes³². Ainsi l'espace public aidait à définir les identités réelles et perçues sur la base de la relation de chaque individu à son lieu de vie.

La conception du square de Mulberry Park Bend saisie à travers de nombreuses pièces documentaires l'illustre. D'abord, dans un article du *New York Times* du 20 juin 1895, l'auteur rapporte que : « Il devait y avoir deux entrées dans Baxter Street, deux portes s'ouvrant de Mulberry Street, une porte de Bayard Street, une porte de Park Street, une porte d'entrée angulaire à l'entrée de la réserve du square faisant face à Worth Street. Les promenades doivent faire une largeur d'au moins 18 pieds vers chaque porte. Il doit aussi y avoir un sentier de circuit. Il doit y avoir une vaste pelouse dans la partie sud et une plus petite dans la partie nord. Aux bords, il doit y avoir des arbres, surtout des ormes et des tilleuls »³³.

Cette description est confirmée par une photographie prise par Jacob Riis entre 1897 et 1900, un stéréogramme qui se trouve à la Harvard Graduate School of Design et un plan³⁴. La conception ne

satisfaisait pas les besoins des immigrants en espace pour l'athlétisme et pour des activités de loisir bruyant auxquelles de nombreux immigrants s'adonnaient dans d'autres lieux, comme Jones Woods. Au lieu de cela, Mulberry Bend Park ressemble à un vaste terrain de loisir qu'on aurait rétréci pour le faire entrer dans un espace plus petit. Les activités décrites par Cranz, Rozenweig et Blackmar n'étaient pas seulement difficiles à instaurer dans cet espace, mais elles étaient ouvertement découragées par les panneaux d'interdiction du type « ne pas marcher sur la pelouse ». L'espace était un arrangement homogène qui favorisait la promenade et la contemplation plutôt que l'exercice, la danse ou le jeu ; le parc tout entier était conçu pour marcher ou s'asseoir et ne fournissait pas de zones propices à d'autres activités. Donc, quiconque tentait de jouer au baseball dérangeait nécessairement un marcheur. L'apparence clinique de Mulberry Bend Park dans les premières photographies montre un manque de gens et d'activités ; mais il est également vrai que les squares marquaient un progrès de la propreté du quartier et des habitants. Parce que les liens qui unissaient les communautés reposent fortement sur des souvenirs et l'histoire, le premier geste fut d'effacer les souvenirs du passé. Quand les officiels discutèrent du site du premier square, ils mandatèrent les ingénieurs sanitaires pour quadriller tous les lieux d'accueil de Manhattan afin de trouver le lieu idéal. Le 23 mai 1887, George Vintzau, inspecteur sanitaire de la première division, soumit son rapport à M. Morris, inspecteur en chef de la première division : « J'ai quadrillé avec attention le District n° 10... et j'ai trouvé que la portion la plus densément peuplée à cet endroit était Mulberry Bend Street... beaucoup d'immeubles de cette section croulent sous l'âge et l'usage ; ils sont occupés par des italiens des classes les plus basses qui en font un réceptacle pour toutes les ordures des rues de New York... Construire un parc serait une amélioration et un geste de secours positif »³⁵. Comme l'espace public détient le pouvoir de renforcer l'identité urbaine, les officiels de la ville espéraient nettoyer les lieux en faisant tomber ce que Riis et Vintzau voyaient comme le cœur le plus puant du Lower East Side. Tout

31. Tchen, (newsletter) « Towards Building a Democratic Community culture », pp. 2-4, cité dans Dolores Hayden, *The Power of Place*, Cambridge, MA, The MIT Press, 1995, p. 50.

32. Morrison T., (1992), *Playing in the Dark : Whiteness and the American Literary Imagination*, Cambridge, Harvard University Press, p. 6.

33. « Rapid Transit and Parks, A Report Received from Supervising Architect Calvert Vaux in Regard to the Plans of the Mulberry Bend Park », *The New York Times*, 44 n° 13675 (June 20, 1895) : 3, column 7.

34. Ce dessin doit être daté d'après 1911 car il est signé « Columbus Park », Mulberry Bend Park a été renommé Columbus Park en 1911.

35. George W. Vintzau, inspecteur sanitaire, Première Division, à M. Morris, Inspecteur chef de la Première Division, le 23 mai 1887. New York City Municipal Archives. Early Mayor's Papers.

souvenir de lieux bien connus comme « Bandit's Roost » fut effacé d'un seul coup ; les urbanistes espèrent que la destruction des vestiges de la vie criminelle et de promiscuité de Mulberry Bend purgerait ces traits de ses résidents. En même temps, le minuscule square horizontal est entouré d'immeubles qui agissent comme des souvenirs proéminents de l'environnement urbain alentour et de la dure vie qu'il implique. Le plan géométrique et les petits arbustes ne fournissaient pas d'espace au visiteur qui lui permette d'échapper aux souvenirs du dur labeur et des obligations familiales.

La conception finale du parc véhiculait deux strates de souvenirs ; le « lieu » était utilisé de la façon que décrit Dolores Hayden : « la mémoire du lieu peut être utilisée pour aider à construire la mémoire sociale à travers le paysage urbain »³⁶, mais les souvenirs qui étaient conjurés différaient pour chaque groupe. Pour la classe supérieure, les appartements démolis évoquaient des images d'un passé glorieux ruiné, quand le Lower East Side avait été peuplé de gens riches vivant dans des maisons individuelles. D'autre part, les immigrants étaient rappelés à leur buts et leurs luttes communes. Le parc élimina la part « la plus indigne » de Mulberry Street en ne laissant aucune mémoire de ce que les officiels considéraient comme indigne, mais que les immigrants pouvaient voir comme le patrimoine de leur quartier ou de leur appartenance ethnique. Par exemple, les odeurs qu'Eddie Cantor décrivait avec tant d'amour sont dédaignées par Riis. L'identité pour soi diffère de celle perçue par un spectateur. Le contraste saisissant entre les photos prises par Jacob Riis et celles prises par Hine et d'autres photographes méconnus démontre cette dichotomie entre le spectateur et le soi. La différence entre les espaces parcourus, les squares publics et l'appartement privé, aidèrent les immigrants à créer leur soi en relation avec les étrangers rencontrés dans le domaine public. Pour les habitants des appartements, la vie privée n'était pas synonyme de solitude ; au contraire, la vie privée était un espace partagé avec les familles et les colocataires. L'espace physique associé à la vie privée, l'appartement, servait également d'espace de travail. Comme les immigrants avaient l'habitude d'une forme différente de vie privée, leur perception et leur réaction à l'espace public étaient conditionnée par la familiarité vécue dans les espaces intérieurs surpeuplés. Ainsi, une partie de leur initiation américaine impliquait-elle de partager l'espace, d'y faire

des compromis et de négocier leurs droits civiques.

Le pouvoir de l'environnement construit sur le changement social

Il y a des raisons nombreuses et complexes au développement du Mouvement des Squares. La principale d'entre elle était le besoin des individus, des quartiers et des villes de se constituer une identité dans un monde en changement rapide. Pour le peuple américain pris dans son ensemble, les squares semblaient offrir comme une façon de changer le monde et de faire valoir la nouvelle position de leur pays comme pouvoir financier mondial et comme centre de culture. Les architectes paysagistes étaient convaincus du pouvoir d'action de l'environnement construit sur le changement social, les programmes du Mouvement des Squares de New York le montrent. De plus, cette vision provoqua un tournant central dans le mouvement le plus important du XIX^e siècle : le modernisme. Par exemple, le célèbre, architecte international Le Corbusier révolutionna l'architecture et la pensée moderne avec son invention de la Machine à habiter : des maisons qui imposaient l'efficacité et la propreté dans le but d'inspirer un art meilleur, une pensée plus grande et une société plus forte. Cette idée n'est pas très éloignée de celle de la notion d'un square qui instillerait une meilleure moralité et une intelligence par son ordre et sa géométrie. Même si les parcs ont pu ne pas atteindre les buts assignés de réduction des maladies et de la criminalité, ils ont agi sur et dans les populations de manière significative, et sont devenus des marqueurs d'identité utilisés par les immigrants pour se différencier dans une métropole qui avait écrasé, pour la plupart d'entre eux, leurs premières maisons, et les avaient arrachés à leurs premières identités en les rendant anonymes. Le Mouvement des Squares est à l'intersection de certaines des idées et des événements les plus importants du XX^e siècle, et pour cette raison, il a exercé une influence dans la longue durée sur l'architecture, l'architecture du paysage et la théorie.

Rachel Iannacone

36. Hayden, p. 46

RÉFÉRENCES

- Baldwin Peter C., (1999), *Domesticating the Street : The Reform of Public Space in Hartford ; 1850-1930*, Columbus, OH: Ohio State University.
- Boyer P., (1978), *Urban Masses and Moral Order in America 1820-1920*. Cambridge, MA, Harvard University Press.
- Cavallo D., (1981), *Muscles and Morals, Organized Playgrounds and Urban Reform, 1880-1920*, Philadelphia, University of Pennsylvania.
- Department of Parks City of New York, *Annual Reports*.
- Committee of Seventy, (1895), (H.H Cammann, James B. Reynolds, Jacob A. Riis, Gifford Pinchot, Charles Brown, Albert Shaw), « Report of Subcommittee on Small Parks ».
- Cranz G., (1978), « Changing Roles of Urban Parks From Pleasure Garden to Open Space », *Landscape* 22, n° 3, pp. 9-18.
- Curtis H. S., (1917), *The Play Movement and Its Significance*, New York, MacMillan Co.
- Gherardi D., (1897), « The Establishment of Public Parks in the City of New York Paper », presented at the New York Historical Society, April 6.
- Goodman C., (1979), *Choosing Sides, Playground and Streetlife on the Lower East Side*, New York, Schocken Books.
- Hayden D., (1995), *The Power of Place*, Cambridge, MA, The MIT Press.
- Hewitt A. S., Riis J. A. et al., (1897), *Report of Committee on Small Parks*, New York, Martin B. Brown Company.
- Lane J. B. Jacob A., (1974), *Riis and the American City*, Port Washington New York, National University Publications.
- Lee J., (1908), *Play and Playgrounds*, Department Leaflet n° 11, New York, Department of Public Recreation, January.
- Lofland L., (1973), *A World of Strangers: Order and Action in Urban Public Space*, New York, Basic Books.
- Lubove R., (1962), *The Progressives and the Slums : Tenement House Reform in New York City, 1890-1917*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.
- More Public Parks : How New York Compares with Other Cities. Lungs for the Metropolis. The Financial and Sanitary Aspects of the Question*, New York, New York Park Association, 1882.
- New York City Municipal Archives. Early Mayor's Papers.
- Rainwater C. E., (1922), *The Play Movement in the United States, A Study of Community Recreation*, Chicago, University of Chicago Press.
- Riis J. A., (1895), « The Clearing of Mulberry Bend », *American Review of Reviews*, n° 12, pp. 172-78.
- Riis J. A., (1890), *How the Other Half Lives : Studies Among the Tenements of New York*, New York, Scribner's Sons.
- Rosenzweig R., Blackmar E., (1992), *The Park and the People. A History of Central Park*, Ithaca, Cornell University Press.
- Schoener A. (ed.), (1967), *The Lower East Side: Portal to American Life (1870-1924)*, New York, The Jewish Museum.

Rachel Iannacone, est doctorante à l'Université de Pennsylvanie en architecture moderne et architecture du paysage américain, et travaille sous la direction de David Brownlee et John Dixon Hunt. Elle est chercheuse associée au département Jardins et Paysages de Dumbarton Oaks, où elle est en train d'achever sa thèse: L'espace public pour l'underclass : les squares de la ville de New York (1880-1910).
<riannaco@sas.upenn.edu>